

Le matin chez Fred

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 35, numéro 4-5 (208-209), août–octobre 1993

Partir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1993). Le matin chez Fred. *Liberté*, 35(4-5), 95–98.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LE MATIN CHEZ FRED

Je voyage matin et soir depuis plus de vingt ans par le même chemin. J'ai vu des bois grandir, des arbres tomber, des fermes disparaître, des bungalows bourgeonner sur les terres en friche, des routes et des ponts se construire. Dans tous les changements du paysage, une chose est restée la même : à l'arrivée à Montréal, l'atterrissage dans un boui-boui avant le travail.

Pendant dix ans, j'ai jeté l'ancre chez Fred, au coin des rues Hochelaga et Charlemagne, en face du poste d'Hydro-Québec d'où partait une forêt de poteaux et de fils.

Fred, le patron, était un grand sec efflanqué, anguleux, qui dépassait les clients d'une tête. Il n'avait de ronds que les joues et le petit ventre de bière. Le teint gris, les dents manquantes. Il parlait haut et fort par-dessus les consommateurs, allant et venant derrière le comptoir qu'il ne quittait jamais d'une semelle. Ses cheveux gris étaient rejetés en arrière, ses idées aussi : elles trouvaient rarement preneur parmi la clientèle et il s'ensuivait des discussions sans issue, qui tournaient à la rigolade. À quoi servait le torchon qu'on lui voyait toujours à l'épaule ? Il n'essuyait rien. C'était un accessoire décoratif qu'il changeait de côté de temps à autre, d'un geste ample qui lui donnait une contenance dégagée, chevaleresque. Pendant la manœuvre, les clients assis au comptoir rentraient la tête dans le cou.

Dans l'ombre de Fred évoluait Denise, la serveuse. Elle avait la grâce apaisante des grosses. Un sourire de Joconde planait sur sa bouche toute petite, souvent muette. Si par hasard Fred l'avait mise hors d'elle, la colère se logeait dans ses yeux, soudain plus noirs, et sur ses joues, qui rosissaient, mais sa bouche continuait à sourire. Quand elle parlait, pour les commandes, c'était d'une voix de petite fille mal assortie à l'ensemble, une voix faite pour chanter

*Jeanneton a mal aux pieds
Et veut que l'on la porte.*

Ses robes rose vif ou rouge passion avaient généralement des volants, des appendices de tissu flottants, des ailes.

Sous Fred et Denise servait une troisième figure, un comparse effacé dont je tais le nom, ne l'ayant jamais su. Je ne me rappelle même pas l'avoir vu. Il était derrière une cloison, dans un réduit donnant sur la salle par une ouverture sans porte disposée de telle façon qu'on ne pouvait voir au-delà, à moins d'aller derrière le comptoir avec Fred, ce qui était impensable. Il fallait donc deviner ses activités au bruit et à l'odeur, et quand le bruit d'assiettes et de friture cessait un bon moment, on se perdait en conjectures sur le comparse.

Les clients étaient des travailleurs de la Vickers, de l'American Can, des débardeurs du port, plutôt jeunes, sacreurs et agités, qui se remplaçaient entre six et huit, un roulement, jamais plus d'une dizaine à la fois. Sous les néons sales, les visages avaient l'air creusés par une mauvaise nuit ou par la perspective de la journée, mais, au lever du soleil, le plus souvent, la bonne humeur prenait le dessus, orchestrée par Fred, et peu de nez restaient plantés dans le *Journal de Montréal*. J'appréciais sur ces visages ce que j'avais appris de mon père (la grande

dignité d'un travail éprouvant) et de ma mère (la bonne humeur nécessaire). Assis à une table du fond, je cherchais un mot ou deux, ne les trouvais pas, recevais rarement, comme un cadeau, un poème entier que je pourrais me réciter longtemps sans m'en dégoûter. Quand j'avais oublié mon crayon, Denise s'en apercevait. Sans rien dire, elle en plaçait un sur la soucoupe près de la cuillère à café. Tailladé par les poteaux et les fils, le soleil montait derrière le poste d'Hydro et abaissait jusqu'au fond de la pièce des rayons visibles dans la fumée grasse.

La rénovation et le ménage étaient des concepts éloignés de Fred. Les années passant, l'endroit ressemblait de plus en plus à une grotte. On s'enfargeait partout dans le prélat craqué. Sur ses talons aiguilles, Denise s'était mise à marcher les yeux baissés pour éviter le pire. Dans la toilette au plancher incurvé, on commençait à lire des conversations en graffiti :

- Gagne de fifs !
- Tu parles de qui, là ?
- De toé, épa !

Quand *Chez Fred* a fermé (je n'ai jamais su pourquoi, peut-être pour décrépitude ou insalubrité), j'ai établi temporairement mes pénates chez Jimmy, presque en face, et j'ai surveillé ce qui se passait à l'ancien quartier général de Fred. On installait un de ces petits restaurants français chic où tout est dans les sauces, qui cachent des îlots de viande déficients, et où, aux fenêtres, des rideaux plissés, à carreaux bleus et blancs, font grimper l'addition sans bon sens. J'y suis allé une fois, pour voir. On avait sorti tous les cossins de Fred et gratté la caverne jusqu'à la brique. Puis j'ai travaillé plus au nord et déménagé au *Bélair*, un palace.

Les fréquentations et le décor de Fred m'étaient à la fois familiers et étrangers. Le lieu, plus que tout autre, pouvait être qualifié d'ordinaire, et c'était une île incon-

nue, reculée, un antre où aucune de mes connaissances convenables n'aurait osé venir. Avec mes paperasses, j'y étais très entouré et très seul, parfaitement à l'aise et parfaitement incongru. Je suppose que j'avais besoin de cette addition des contraires.

Pour *Entretien d'un autre temps*, ma dette est grande envers Fred et Denise. À l'un, je dois l'accueil matinal, bon an mal an ; à l'autre, le silence prévenant, la bonté. Je sais encore quels jours et dans quelle lumière des poèmes tombés sur la table douteuse sont restés collés.

L'un date du 7 mai 1977. Je ne l'ai jamais publié parce qu'il en répétait un autre. Peu importe maintenant, c'est si loin. Je le dédie à Fred et à Denise, qui m'ont attendu deux mille fois au bout du voyage. C'est

LA TULIPE

*Insipide alentour,
Dans ses murs de pétales,
Quand vitupère-t-elle ?*

*Évitant, contemplant,
Sort de l'abattement
Sa belle hébétude.*

Par la devanture de *Chez Fred*, la vue était minérale et métallique — pas un brin d'herbe, pas un arbre, une planète morte. Quel rapport entre ce spectacle et la tulipe ? Je comprends seulement à l'instant — pourquoi si tard ? — que la fleur du poème était Denise.